

Sur quelques données de l'artisanat

Autor(en): **Bonifas, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **31 (1944)**

Heft 12

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Jour de Paix**Blindprägung von Eric Poncy, Genf*

*Die Abbildungen zu diesem Artikel zeigen Arbeiten aus der gegenwärtigen Ausstellung
«Neues schweizerisches Kunstgewerbe» im Kunstgewerbemuseum Zürich*

Sur quelques données de l'artisanat

Par Paul Bonifas

L'artisan et son œuvre posent une question dont beaucoup de milieux s'inquiètent; c'est justice mais c'est aussi bien tardif. On peut dire à cette occasion comme on dit du bonheur: on s'aperçoit de son existence, on le cherche quand on l'a perdu.

L'artisan est un homme, — son œuvre est un objet, — celui qui se sert de l'œuvre de l'artisan après en avoir payé le prix est une troisième étape d'un phénomène vivant. C'est parce que ces trois étapes de la vie ne sont plus parcourues d'un rythme régulier et harmonieux, c'est parce que le cycle de la production et de la consommation n'est plus librement accompli que l'on pose le problème de «l'Artisanat».

Dès l'abord plusieurs questions sont à poser:

- 1^o Savoir si l'artisanat est une forme périmée de l'activité productrice parce que la forme industrielle de la production est un progrès suffisant pour que cette autre et antique méthode de production disparaisse.
- 2^o Savoir si, peut-être, le besoin d'un objet d'artisan ne se fait plus sentir.
- 3^o Savoir si l'objet d'artisan existe toujours sur le marché, dans la forme et avec les caractères ou les qualités qui répondent à un besoin latent.
- 4^o Savoir si l'artisan est à la hauteur de la fonction créatrice qui lui semble toujours dévolue.

5^o Savoir si l'objet d'artisan s'accommode de la méthode de distribution qu'a instaurée l'industrie.

L'artisanat nous paraît être un des principaux organes d'une société cohérente, à la façon d'une de ces glandes, à circulation interne d'un volume faible, sans laquelle l'organisme s'engage dans une voie disharmonique où il va trouver soit une hypertrophie soit le dépérissement. Il faut que je rappelle ici ce qui caractérise l'artisanat. Ces caractères, même succinctement exposés, sont suffisants en même temps que nécessaires à prouver l'impérieuse nécessité qu'il y a de maintenir à *tout prix* cette forme particulière de la production.

J'ai dit que l'artisanat est tout à la fois: 1^o un artisan, 2^o une production, 3^o un consommateur.

1^o L'artisan «est celui qui exerce un art mécanique» (Littré, dictionnaire). Cela revient à dire que l'artisan doit être un *artiste*: il doit avoir reçu le don, — avoir du talent, être un travailleur infatigable, posséder de l'imagination, le goût du métier et des matières qui sont les siens, — avoir de la culture. Il doit être en même temps un excellent ouvrier, aussi imaginatif dans la technique même que dans la conception de ses ouvrages.

2^o Sa production doit être autre chose qu'un objet répondant seulement à un usage pratique. Puisque l'artisan est artiste, son œuvre doit être un objet d'art. Ce qui revient à dire qu'en plus de l'usage pratique que permet un objet bien conçu et bien fait pour ce but, l'œuvre de l'artisan doit comporter l'expression d'un sentiment artistique, voire d'une émotion.

3^o Le consommateur, — alias le public — qui vient achever le cycle de l'artisanat, ne saurait être un primaire. C'est en effet dans le public que l'artiste finira par trouver un écho, que l'objet d'art fait par l'artisan trouve une clientèle.

Il faut ajouter ici qu'entre l'artisan et le public, — entre le producteur et le consommateur — se situe l'organe de distribution ou de diffusion. Dans notre société, organisée telle que vous le savez, on n'imagine pas que puisse exister une activité complète, de la production à la consommation, sans l'organisme très compliqué de la distribution. Au vrai c'est même de cette distribution que dépend la diffusion d'un produit, par conséquent sa consommation et, par voie de simple logique, c'est du commerce que dépend le sort de l'artisan.

Or le rôle du commerçant se borne, semble-t-il, à acheter en gros pour revendre au détail; personne ne s'avise de lui demander d'avoir de la culture, de la sensibilité artistique ou de sacrifier quoi que ce soit en faveur d'une valeur spirituelle. Si on le lui demandait, il répondrait qu'il est tout seul à faire ses échéances. «Voire», comme disait Panurge. Toujours est-il qu'on n'imagine pas que c'est de lui que peut dépendre, en

matière d'artisanat, l'expression harmonieuse qui devrait être naturelle, d'une collectivité telle que la nôtre, — ou d'un ensemble de collectivités vivant en confédération. Or il semble bien que le rôle actuellement joué par l'organisme de distribution qu'est le commerce contemporain ait été, depuis beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit, tout à fait funeste à notre culture et, par conséquent, à la fonction naturelle et nécessaire de l'expression artistique. En matière d'artisanat et d'objet d'art, le commerçant est responsable au premier chef. Nous verrons que cette responsabilité, comprise comme elle peut l'être à certaines occasions par quelques commerçants, est un facteur constructif.

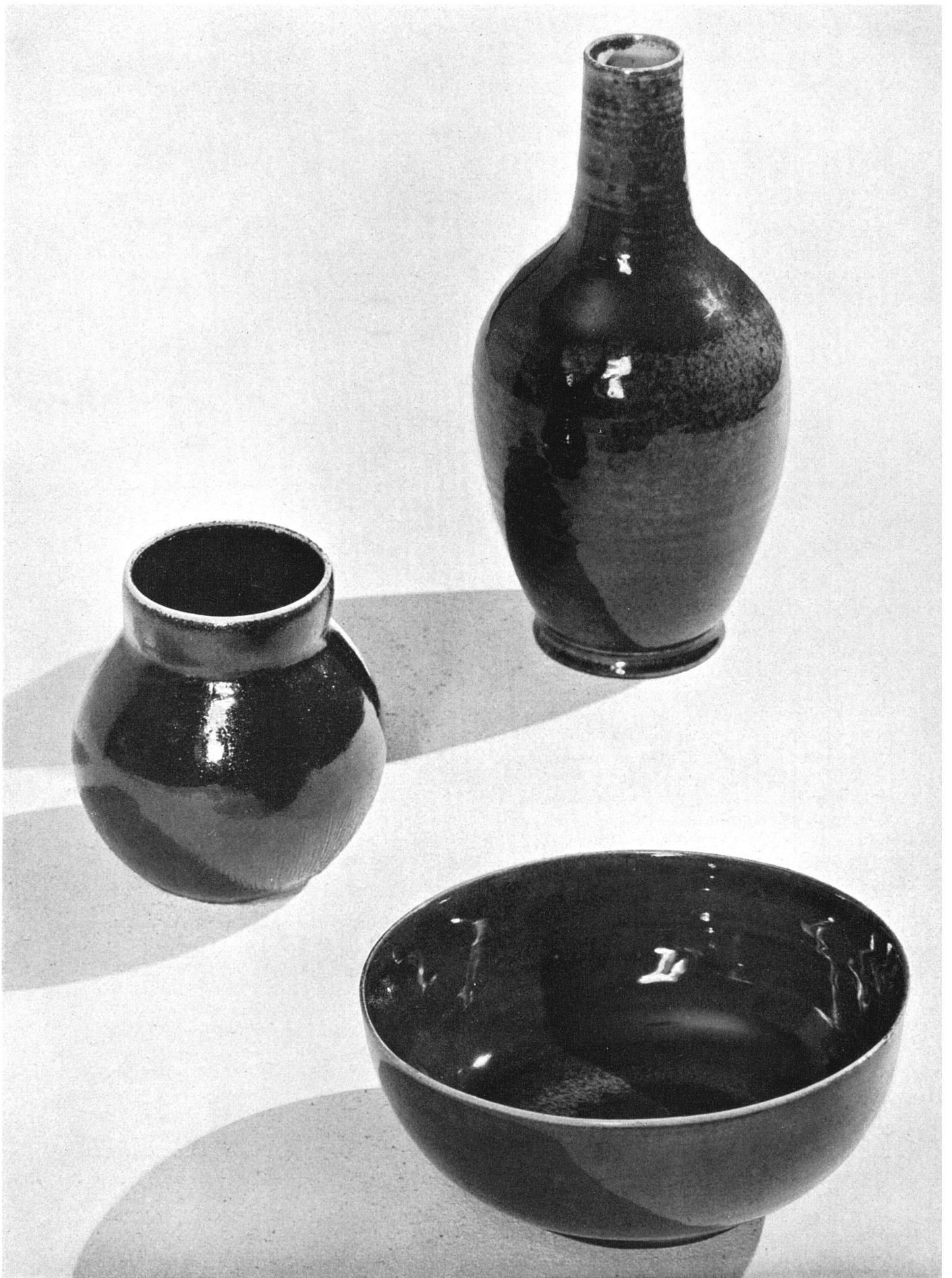
Mais il faut prendre le problème par sa donnée première: la production. Celle-ci dépend en premier lieu de ce que l'artisan la conçoit, la veut et la fait. Cette production sera naturellement inférieure à ce qu'un public sensible la désire si l'artisan est inférieur à sa tâche.

Si l'artisanat des époques passées dépérit au point qu'on s'en inquiète, il faut admettre une ou plusieurs causes à ce dépérissement. N'avons-nous pas vu que l'artisanat est une fonction naturelle d'une société cohérente? Or son dépérissement, s'il n'est pas naturel par rapport à l'homme considéré dans sa totalité, ne peut être produit que par une cause «naturellement issue» de l'évolution de nos sociétés. (Il n'y a guère qu'un miracle qui soit surnaturel). Nos sociétés évoluent toujours plus rapidement au rythme accéléré des techniques et de l'industrie et ne considèrent l'homme qu'en vertu de la fonction mécanique et fragmentaire à laquelle on peut le contraindre.

L'industrie est donc incapable, par le fait même de sa structure et de son mode de vivre, de remplir le rôle que l'artiste et que l'artisan sont seuls à pouvoir remplir, — un rôle où est mise tout d'abord en valeur une fonction d'ordre spirituel: la libre expression de la personne.

Cela provient: 1^o du capital engagé dans l'industrie et des charges qu'il comporte 2^o du matériel qu'il faut faire produire jusqu'à ce qu'il ait été amorti 3^o de la main d'oeuvre et du personnel des recherches dont l'industrie a l'intention d'assurer la vie matérielle 4^o et surtout de la «division du travail».

Dans cette forme de l'activité productrice personne n'engage jamais sa responsabilité totale, car cette sorte de responsabilité n'a rien à voir avec un geste mécanique. Le geste mécanique, tel que l'exige la méthode industrielle, astreint l'homme à la répétition d'un mouvement dans l'accomplissement duquel il n'éprouve seulement qu'une contrainte morale; en effet il ne peut pas apprécier l'œuvre pour laquelle on exige sa collaboration muette, — il est exclu de la contemplation de l'ouvrage terminé qui très souvent ne mérite pas la contemplation mais dans laquelle il trouverait peut-être à l'occasion un motif de satisfaction, — comme il



Steinzeug mit Chinaglasur von Fritz Haußmann SWB, U

est exclu des travaux de préparations, de conception et de mise au point qui sont les seuls à s'apparenter à l'acte créateur auquel chacun se sent destiné. Le salaire matériel dont l'industrie paye le montant, même s'il est élevé, n'est jamais qu'une tromperie. Aussi lorsque l'industrie, issue des antiques métiers d'artisans, tente de hausser le niveau de sa production jusqu'à celui de l'objet d'art (tissus, céramique, verrerie, bois, fer etc.) elle n'aboutit, étant donnée sa forme actuelle encore embryonnaire, qu'à un avortement; mais j'entends ici qu'il faut considérer la question dans un ensemble qui groupe tout à la fois la production, la distribution et la consommation.

Cependant nous devons à l'industrie et au développement des techniques des acquisitions qu'il ne faut à aucun prix sous-estimer. La notion de bienfaisance comme celle de l'efficacité d'un objet ont gagné en précision. On ne se contente plus guère d'une assiette qui s'ébrèche au premier relavage ou d'un tissu qui ne répond pas exactement à ses fins. Il y a certainement dans une bonne production industrielle un facteur de qualité qui comble un besoin d'ordre pratique. C'est un progrès sans doute mais ce n'est pas *le* progrès.

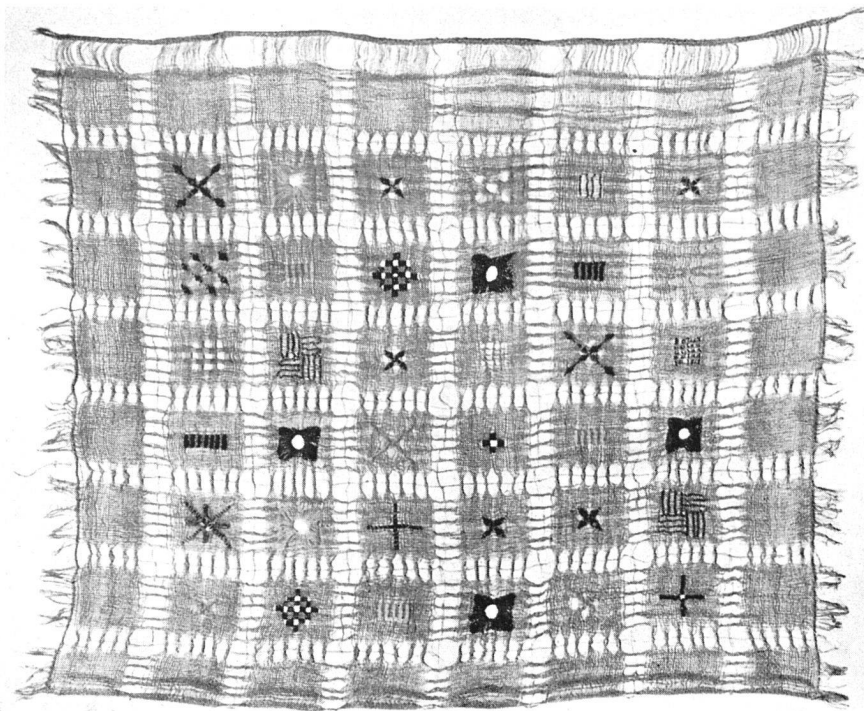
Cette évolution technique qui marque les temps modernes a répercuté sur l'artisanat, mais à l'inverse de ce que l'on était en droit d'attendre. En effet loin de mettre à la disposition des artisans ses moyens techniques nouveaux et perfectionnés, l'industrie leur a enlevé presque toute leur clientèle. Conscient du danger effrayant qui menaçait son métier l'artisan a choisi, des deux solutions qui se présentaient, la plus mauvaise, la pire, celle qui ne pouvait que hâter la ruine de ses maigres espérances; il a choisi de lutter avec l'industriel et sur le seul plan qu'on lui proposait: il a tenté de faire aussi vite que l'industrie, aussi bon marché, mais tout cela sans moyens techniques. La conséquence inéluctable de ce choix malheureux – presque une carte forcée – est l'avitissement de la production artisanale. Aussi les métiers d'art qui se transmettaient de père en fils avec la tradition du bien-faire, l'amour du beau travail, sont-ils en train de disparaître. Ils entraînent avec eux la ruine morale et spirituelle d'une population qui ne peut plus trouver, dans l'expression artistique que lui assuraient ses artisans, la libre expression de sa personne. Or comme l'homme ne peut pas vivre sans s'exprimer librement et cela sur un plan où il retrouvera l'expression également libre de son prochain, – autrement dit comme il ne peut pas vivre sans les liaisons spirituelles et morales qu'exprime un art commun (on pourrait dire aussi «sans un art populaire» si l'on entend par «peuple» l'ensemble homogène d'une population) l'homme ainsi privé prendra sa revanche en même temps qu'il retrouvera son équilibre en s'adonnant aux idéologies. Aussi voit-on nos temps modernes produire autant d'idéologies qu'ils comportent de carences spirituelles et morales: idéologies de races, de partis, de classes, de castes, de professions et de chapelles.

Je viens de dire que l'artisan a choisi l'une des deux solutions qui se présentaient; la deuxième solution, celle qu'en général il n'a pas choisie, l'obligeait à se surpasser, à devenir plus artiste et meilleur ouvrier, à situer son œuvre, à force de travail et d'envergure d'esprit, sur un plan supérieur où ne pouvait pas l'atteindre la concurrence de l'industriel. Il n'est pas dit que le choix ait été possible, car l'artisan avait besoin (et c'est toujours le cas) de «distribuer» ses produits, de les vendre par les voies compliquées et souvent tortueuses du commerce de gros et du commerce de détail.

Le commerce s'est à son tour modelé sur le patron industriel, il n'a plus tenu compte que des nouvelles sources d'approvisionnement et s'est bénévolement plié aux méthodes de l'industrie. Si, auparavant, le commerçant pouvait s'enorgueillir d'être le seul dépositaire d'un artisan de grand goût, habile fabricant et particulièrement doué, il n'a plus songé par la suite qu'à acheter au meilleur marché et à vendre moins cher que son concurrent d'en face. Autrefois le commerçant avait le goût formé par l'artisan, aujourd'hui il a l'esprit tourné là où le mènent ses échéances et ses fournisseurs industriels. Aussi l'artisan qui s'en vient présenter les échantillons de sa production commence-t-il par recevoir un accueil qu'il craint d'avance et, en matière de goût, les leçons de quelqu'un qui, la plupart du temps, n'a pas qualité pour lui en donner. Immanquablement, il est pris à partie dans le domaine des prix et on l'oblige à faire toujours plus mal pour faire toujours moins cher. La conséquence de cette méthode, qui est générale à part quelques exceptions rares, est que l'évolution naturelle orientée par des lois précises vers la qualité, l'efficacité et la pureté, est détournée de son vrai destin.

Le public à son tour se modèle sur le commerçant, il ne voit plus que l'étalage des vitrines où le prix marchand a plus d'importance que la marchandise. Tout au long des rues de nos cités, dans les hectares de papier imprimé dont le commerçant fait ses catalogues, on voit la plus énorme, la plus insistante, la plus efficace des publicités en faveur du rabais, – non pas d'un rabais sur le prix payé à la caisse, mais du rabais, – il faut dire du rabaissement, – de la valeur morale du travail. Cette propension à minimiser les valeurs humaines est si communément répandue qu'on ne peut plus dire d'elle qu'elle est l'effet d'une politique insidieuse; elle est, – et ceci est très grave – l'un des traits dominants de notre éthique contemporaine. J'en veux citer un seul exemple: le mirobolant programme d'une certaine architecture, considéré comme le fin du fin, le dernier mot en fait de miracle moderne: le logement minimum. Comme si le minimum imposé pouvait se comparer au dépouillement et à la pureté que l'on conquiert sur soi-même aussi chèrement qu'une victoire.

Or, comme la vie matérielle de l'artisan et, par voie de conséquence, l'évolution de son œuvre vers le mieux, dépend du crédit que l'on fait à la valeur morale de son



Kleine Decke in bunter Durchbrucharbeit von Gertrud Kämpel-Amsler SWB, Zürich

travail il est aisé de comprendre combien est mortel le péril où se débat l'artisanat.

Le sort de notre culture occidentale est en jeu, car elle semble n'avoir plus rien de spirituel ou de moral à faire valoir et ne consent pas, en dehors de la guerre qui est destructrice, un sacrifice quelconque pour maintenir, dans le train rapide des jours, une place à l'esprit et à l'homme de cœur qui en est le témoin. S'il est temps encore de choisir une voie meilleure, si l'on veut tenir compte que l'homme a besoin, au même titre que de manger, de pouvoir s'exprimer librement, alors faisons un bilan des valeurs acquises et des valeurs perdues. De ce bilan il faut oser tirer les conclusions et de là un impératif catégorique, — une discipline — qui conditionne un travail constructeur.

Qu'en sera-t-il de l'artisanat? Qu'il faut lui faciliter un nouveau départ vers une évolution conforme aux lois naturelles.

Ces lois naturelles, nous les avons constamment présentes à la limite de notre conscience grâce à notre intuition; elles régissent par exemple la matière dont le stade définitif paraît s'accomplir dans la forme d'un cristal typique et défini; elles régissent également l'évolution de certains êtres primaires vers la communauté (ruche, termitière) dans laquelle chaque sujet s'individualise pour une fonction définie — chaque communauté ne pouvant survivre que par la soumission de chaque individu à sa fonction et par l'équilibre de ces diverses fonctions entre elles. Pour l'homme ces deux lois sont valables, aussi contradictoires qu'elles sont. La loi d'individualisation, lorsqu'elle est seule obéie, conduit la communauté humaine au désordre, anti-naturel et destructeur. Si la loi d'unification est seule appliquée,

l'individu s'étiole et la personne ne peut naître, — or sans personnalités la communauté n'a pas de sens parce que ne circulent pas entre ses membres les valeurs morales qui sont les traits distinctifs d'une humanité. C'est sur sa conscience, son jugement et sur cette part infime de liberté dans le choix que l'homme peut s'appuyer pour servir ces lois en même temps que son naturel destin.

Conscience, jugement et liberté dans le choix, telles sont justement les vertus que l'artisan se doit d'affirmer et d'exprimer dans le cadre de la communauté. Si ses dons d'artiste lui permettent d'exprimer ces valeurs par son œuvre dont la communauté peut jouir comme de tout œuvre d'art, ces mêmes valeurs doivent conditionner sa vie sociale et ses rapports avec les autres.

Considéré sous cet angle, le problème que pose l'évolution de l'artisanat présente cette première donnée: la production de l'artisan. Quels doivent être ses caractères? Dans quelle direction orienter son évolution? La réponse semble aisée à condition d'admettre, en leur donnant fonction de vérités premières, un petit nombre d'axiomes: 1^o le sens de la vie, individuelle ou sociale, est de tendre à l'unité 2^o l'unité est un ensemble de contraires plus ou moins opposés qui s'harmonisent par équilibre 3^o l'équilibre n'est qu'un «moment idéal» 4^o en conséquence l'équilibre momentanément atteint ne saurait être stable, — le contraire serait la négation de la vie. (J'entends placer le terme «unité» en dehors de toute philosophie ou de la dogmatique religieuse car il est une «unité spirituelle» dont il ne peut être question ici).

Ces axiomes posés et admis je répondrai que: a) les caractères de l'œuvre d'artisan doivent différer nette-

ment de la production industrielle b) l'évolution des métiers d'artisans doit tendre vers l'expression artistique toujours plus marquée. Mais mes réponses n'ont de sens qu'à la lumière de cet autre axiome, qui complète les premiers et qui vaut pour toute la pratique à savoir que rien n'est durable hors du mouvement qui conditionne la durée.

Mais alors en quoi les objets de l'artisan vont-ils différer des produits industriels? En ceci qu'ils combleront les besoins que l'objet industriel ne peut satisfaire. Par ailleurs l'évolution des métiers d'artisans qui devra, toujours plus, tendre vers l'expression artistique trouvera dans cette voie elle-même sa justification de principe et conduira à l'amélioration des conditions matérielles de l'artisan. Pourtant cette amélioration n'interviendra que si l'industrie, dont on doit considérer que l'évolution est loin d'être nettement orientée, continue à se développer vers l'unification des types fabriqués.

Pour me faire mieux comprendre et pour sortir du domaine des principes je veux choisir deux exemples:

Tissus. L'industrie fabrique des mouchoirs de poche. Son évolution normale tend à diminuer le nombre des modèles, à augmenter la fabrication de chacun d'eux, à diminuer son prix de vente. Résultat idéal: chacun peut avoir de très bons mouchoirs pour un prix abordable. Mais les rhumes de cerveau deviendront d'autant plus ennuyeux que c'est le même type de mouchoir qui servira à y parer. (En effet on n'accepte guère que pour le mouchoir de papier, *qui ne dure pas*, un type identique pour tout le monde).

En conséquence l'artisan-artiste, s'il est professionnellement en mesure d'exercer honnêtement ce métier, produira des mouchoirs, utiles sans doute, mais beaux par dessus le marché. C'est avec des mouchoirs d'artisan qu'on pourra faire un cadeau. L'objet d'artisan comblera le besoin de fantaisie et la sensibilité individuelle, tous éléments dont l'industriel ne sait que faire lorsqu'il établit son plan annuel de fabrication.

L'industrie fait du tissu d'ameublement, — des rideaux par exemple. Il arrive souvent que l'industriel ne peut pas monter un métier pour un modèle que lui demande un détaillant parce que le métrage est insuffisant pour couvrir les frais de mise en train. Malheureusement la production de l'artisan, à qui l'on s'adresse alors, est régie par le commerçant, lequel exige de l'artisan qu'il copie l'industriel, — un comble d'absurdité; car si l'outillage de l'artisan tisseur n'a pas les mêmes exigences financières que l'outillage industriel, il est capable d'une fabrication différente et plus «artiste» donc possédant la plus-value d'une expression que le commerçant ne sait ni ne veut reconnaître.

Céramique. L'industrie fait de l'article de ménage: services de table, à thé, à café, à déjeuner etc. Elle est

embarrassée par son catalogue de vente où il y a toujours trop de modèles, quel qu'en soit le nombre. Aussi elle tend à les diminuer pour les mêmes raisons que le fabricant de tissus. Lorsqu'elle crée des modèles nouveaux elle est obligée, pour des raisons péremptoires qui mettent son existence même en jeu, de ne compter que sur la moyenne la plus basse du goût courant. En conséquence la course au mauvais goût et au prix le plus bas augmente sa vitesse.

Si l'artisan est consulté par une clientèle lassée par l'ordinaire fastidieux de l'industrie, cette même clientèle se base sur le prix bas de l'industrie pour refuser à l'artisan une juste rémunération de son travail.

Ces deux exemples peuvent être accompagnés de milliers d'autres. Ils montrent tous l'influence désastreuse de la publicité du rabais et prouvent que l'artisan actuel n'a pas été formé pour remplir le rôle qui lui est dévolu. Ce rôle prendra toujours plus d'importance au fur et à mesure que l'industrie évoluera selon ses voies normales et naturelles, en regard desquelles la voie de l'artisan doit le conduire à jouer le personnage indispensable de l'artiste.

Il apparaît de toute urgence de prendre carrément position et de songer à former des artisans capables de remplir la fonction indispensable dont toute société cohérente a besoin. Or cette formation ne saurait être la même que celle qui était valable au temps où la production de l'artisan et celle de l'industriel pouvaient se confondre. En effet si l'on réclame de l'artisan que son produit s'approche au plus près possible de l'œuvre d'art il devra être formé avec les mêmes soins qu'un artiste. Il semble qu'un artiste ne peut faire œuvre durable que s'il satisfait à quelques conditions: avoir reçu des dons, avoir acquis le métier, pouvoir dominer tout à la fois sa propre sensibilité, son métier et son sujet. En conséquence n'importe qui ne peut pas devenir artisan, — c'est l'affaire, d'une part de l'atavisme, d'autre part des fées qui se tiennent au berceau; ensuite c'est l'affaire du métier qu'il lui faut apprendre et de l'outillage qu'il lui faudra posséder; enfin c'est l'affaire de sa culture et de son savoir.

Si la formation d'un artisan se fonde sur ses dons et sur son atavisme il faut alors faire intervenir la notion d'une recherche et d'un choix. Il faut chercher ceux qui sont équipés, dès la naissance, pour cette destinée. Les instituts capables d'aider à cette recherche et de guider ce choix existent, ils doivent perfectionner leurs méthodes. Si l'artisan doit posséder un métier il faut le lui apprendre, — mais pas à moitié ni aux trois quarts — il faut le mettre à même de savoir tant de choses de son métier que l'imagination technique trouvera dans les connaissances acquises la substance nécessaire à son développement. Cette connaissance du métier, poussée au delà de l'utilité immédiate, est d'autant plus nécessaire, primordiale, que l'artisan se trouvera toujours en concurrence relative mais réelle avec l'industrie dont

la technique se perfectionne de jour en jour. Il lui sera interdit de s'attarder, car il devra précéder l'industrie. En effet l'œuvre de l'artisan, tel le chant du poète, retentit sur la foule avec au moins une étape d'avance. C'est à la condition périlleuse mais exactement acceptée et résolument accomplie de marcher le premier, d'ouvrir le sillon que le Poète, l'Artiste, l'Artisan mérite son titre et la considération à laquelle il a droit. Hors de ce péril et du risque qu'il comporte à quelles justifications osera-t-il prétendre?

En dépit de sa paresse intellectuelle qui la confine dans son marasme journalier, malgré le goût du moindre effort qui l'assujettit à ses habitudes, la foule attend de l'artiste non pas tellement une évasion hors de ses limites coutumières qu'un signe, un appel à se détacher de soi-même pour s'approcher d'un «mieux» ardemment désiré.

L'Artisan – «celui qui pratique un art mécanique» – pour être le poète de son métier doit être rompu à tous les détails de sa pratique. Cependant cette quasi-virtuosité doit être soumise à une pensée directrice et mise au service de la communauté, – d'où la nécessité de concevoir une base morale à la formation de l'artisan. Qu'est-ce, en effet, qu'une pensée sans morale, – une communauté sans morale? Or de tous les hommes que j'ai rencontrés *l'Artisan des Métiers d'Art*, ouvrier ou patron, qui aime son métier d'amour vrai, – assez fort pour lui donner plus qu'il n'en reçoit, – est le seul être qui repose sur une base morale solide: celle du don préalable de soi.

Dans l'état actuel des choses l'absence systématique de morale dans les affaires constitue pour l'artisan digne de ce nom une atmosphère délétère. Nous en connaissons que ce poison affole au point que les milieux commerçants eux-mêmes ne peuvent pas les assimiler; ces artisans sont méprisés par les commerçants parce qu'ils ne savent pas vendre leurs produits, – ils ne savent pas coter un prix pour leurs œuvres et s'y tenir. Mais pourquoi cette erreur? parce que trop souvent le besoin de manger les oblige à «liquider» un ouvrage à n'importe quel prix sans pouvoir tenir compte du travail effectué ni du capital engagé dont la perte ne sera jamais compensée. L'artisan doit subir aussi la formation commerciale tout autant pour apprendre à se défendre que pour savoir ménager les intérêts des commerçants, ses clients naturels.

Il va de soi que la distribution de l'œuvre de l'artisan, que sa diffusion par les voies du commerce sera d'autant plus facile que cette œuvre ne sera pas confondue avec la production industrielle. Toutefois, et je ne crains pas de me répéter, l'artisan fait une grossière erreur s'il ne tient pas compte, dans l'exercice de son métier, et dans l'objectif qu'il assigne à sa production, de l'enseignement reçu par le public au contact du perfectionnement des techniques. Son salut est dans l'utilisation consciente du couple dynamique «Art+Technique»

sur la voie progressive de la «Qualité»: qualité d'expression, qualité d'exécution. C'est lorsque les artisans en général se seront astreints aux efforts que demande leur évolution obligatoire, – c'est lorsque des résultats auront été obtenus qu'il sera temps d'alerter l'opinion publique et de préparer le consommateur à achever le cycle complet de l'Artisanat. Il ne sert de rien de faire jouer la fanfare avant de savoir quand aura lieu la fête.

Revenant au seuil de cette étude, où l'Artisanat se présente sous l'aspect d'un cycle complet «production – distribution – consommation», en même temps que d'un organisme indispensable à une humanité quelle qu'elle soit, je me plais à admettre que les efforts déjà faits en faveur des artisans seront continués. Je me plais encore à admettre que quelques personnalités voudront bien essayer de voir plus loin que l'objectif assigné jusqu'ici à ces efforts. Il semble qu'on a surtout cherché à maintenir certains métiers d'autrefois dans leur forme passée; nous les considérons, ces métiers-là, comme appartenant au folklore. C'est exact, mais le folklore est presque partout entré dans l'histoire comme une momie dans son cercueil, comme un drapeau ou une hallebarde au Musée National. Les artisans, eux, sont des être vivants à qui l'on souhaite l'amour et beaucoup d'enfants. Pour cela il faut le minimum de joie que donne le sentiment d'être à sa place dans la société, l'assurance de pouvoir faire face à ses obligations matérielles et morales. On veut que l'artisan s'élève assez haut pour qu'il défende ce patrimoine des valeurs spirituelles dont on parle tant, mais quand on s'adresse à lui c'est pour lui corner aux oreilles qu'il est trop cher et quand il démissionne pour allonger la chaîne des chômeurs de l'industrie on a le honteux courage de pleurer un mort qu'on a laissé mourir. C'est à croire qu'on l'a voulue, cette mort.

Si le folklore est une relique digne de piété il faut faire acte d'imagination et de mémoire, – se rappeler qu'au moment de sa sève montante le folklore était l'expression d'un «dynamisme qui s'actualise», c'était un «présent en pleine vie». Notre présent à nous ne serait-il pas vivant? ne serions-nous que des morts, indignes d'un crochet ou d'une vitrine au Musée National? On ne me fera pas croire, – et je ne suis pas le seul – que c'est pour des momies ou des musées historiques que nous mobilisons une armée, – c'est bien pour la réalité vivante et mouvante qui a son siège et son lieu d'élection au dedans de nos frontières. Quelle est-elle donc, cette réalité? S'il est trop tard aujourd'hui pour se pencher sur elle avec l'amour sans calcul qu'elle mérite, pour l'aimer avec héroïsme, alors préparons-nous pour demain.

Demain, dans l'époque des progrès de la technique, appartient à ceux qui se surpassent, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, – comme à ceux qui prévoient. Je renvoie ceux que l'avenir de l'économie intéresse aux compétences, aux écrits et aux statistiques. Parmi les auteurs il y a des spécialistes ennuyeux, comme en tous les domaines, mais il y en a aussi qui ont l'esprit créa-

teur et l'imagination vive; il faut les lire. Ceux-ci prévoient, sur la base des statistiques qui expliquent les crises modernes, un développement toujours plus poussé de l'industrie et, si toutes choses restent égales à celles d'aujourd'hui, un accroissement simultané du chômage. D'aucuns estiment alors qu'il deviendra nécessaire de faire de l'industrie une sorte de service civil (qui est en germe dans la nationalisation de certaines industries, prévue ou appliquée ici et là) dont l'avantage moral résidera dans l'apprentissage, pour tout citoyen, d'une discipline acquise au contact d'un travail producteur effectué en commun pour le service de la communauté. Une fois le civil accompli, le citoyen sera déchargé d'une partie de ses obligations et rendu à la liberté du choix de son activité personnelle. C'est alors que le terme de «vocation» à propos d'un métier, d'un art ou d'une profession libérale aura tout son sens.

Mais devant ce tableau d'un avenir, plus harmonieux que notre sanglant présent, on voit déjà que toutes les activités ne pourront pas être traitées selon le même système et qu'un choix déterminera le genre d'industrie propre au service civil.

Sans aller jusqu'à une anticipation qui paraîtra romancée à ceux de sens rassis nous pouvons prétendre poser quelques principes qui intéressent l'avenir immédiat. Nous avons vu déjà que la formation de l'artisan doit être prévue et assurée selon des directives autrement plus exigeantes. Il faut maintenant mettre en garde ceux qui voudraient généraliser l'application d'une méthode nouvelle à tous les artisanats régionaux ou à tous les métiers d'art de nos cités. Une donnée seulement du problème peut avoir une portée générale, c'est celle-ci: La valeur morale d'un métier d'art et la contre-partie économique de cette valeur sont fonction d'une personnalité: l'artisan. A la base du problème nous trouvons la notion de l'individualité. Cette même notion vaut pour l'ensemble du problème en ceci qu'un programme d'action ne peut être envisagé et appliqué sûrement que s'il s'attaque à chaque métier séparément et à chaque région l'une indépendamment de l'autre. En cela nous serons conformes à notre tradition ainsi qu'à l'âme encore vivante de nos folklores passés car nous envisagerons la vie individuelle des hommes, des métiers, des fonctions qu'ils se doivent de remplir et cela dans le cadre de notre fédéralisme.



*Sascha Morgenthaler SWB, Zürich
Wachsmoelle für Kinder-Spielpuppen
Photos: Hans Finsler SWB, Zürich*